

ils suivirent la rue Ville-l'Évêque jusqu'à la rue de Suresnes et ne s'arrêtèrent qu'à la porte du petit hôtel habité par le pseudo-capitaine Van Broecke.

Billot tira de sa poche une clef, ouvrit la porte, et tous les deux disparurent dans la cour.

Nos lecteurs ont déjà reconnu les deux employés se disant chargés du recensement des portes et fenêtres.

Lartigues et Verdier, bien déguisés, bien grimés, et suivant de point en point le plan tracé par Maurice, venaient de visiter le pensionnat de la cave au grenier, et connaissaient la chambre de Simone.

— Eh bien ! compère, fit Verdier en se redressant, avons-nous assez bien joué notre rôle ?

— Certes ! répliqua Lartigues, et cela nous aura servi mieux encore que tu ne le crois...

En même temps il tira un papier de sa poche.

— Que veux-tu dire ? demanda Verdier.

— Que nous savons d'abord où trouver Simone, et que nous sommes certains de la présence du comte Yvan à Paris.

— Comment cela ?...

— Lis ce billet...

Et Lartigues mit sous les yeux de son complice la lettre volée par lui dans la chambre de Simone.

Cette lettre, nos lecteurs la connaissent déjà.

C'était celle que le jeune Russe avait écrite à la lingère pour l'engager à se rendre chez Gabriel Servet le dimanche suivant, à midi.

— Oh ! oh ! fit Verdier, voici qui me semble bizarre ! Il s'agit d'Albert de Gibray, de Marie Bressolles, et Simone est mêlé à tout cela ! Que se tramet-il donc autour de nous ? Où se cache le comte Yvan, que nous croyions bien loin de Paris ? Ce sont là des mystères qu'il faut éclaircir. Notre salut pourra bien en dépendre.

— J'ai compris cela... et voilà pour uoi j'ai fait main basse sur la lettre.

— Quel est ce M. Servet ?

— Le peintre chez lequel Simone a posé... et de plus un ami d'Albert de Gibray...

— Cet Albert, que les médecins condamnaient à être traité, et voudrait-on tenter quelque chose contre Maurice ?...

— Je n'en sais rien, mais cela me paraît possible... presque probable... Il importe de voir Maurice... Causer avec lui me paraît indispensable, ne fût-ce que pour décider le jour où nous agirons contre Simone...

— Le plus tôt sera le mieux.

— Sans doute, mais il faut nous entendre avec Maurice à ce à ce sujet... Je vais lui faire porter un mot par un commissionnaire... Je passerai ensuite à la poste de la rue d'Enghien... J'y trouverai peut-être une lettre de Michel Brémont...

— Iras-tu toi-même ?...

— Sans doute...

— Tu ne crains pas que ce soit imprudent ?

— Non. De ce côté nous n'avons rien à craindre... Le nombre des lettres adressées chaque jour poste restante, à des initiales, est trop considérable pour qu'on y puisse accorder une attention sérieuse...

— Quand te reverrai-je ?

— Ce soir.

— Tu viendras dîner avec moi ?

— Oui, après avoir fait une visite à mon appartement de la rue Béranger...

Verdier écrivit en toute hâte quelques mots, les mit sous enveloppe, traça l'adresse et sortit.

Un commissionnaire fut chargé de porter la lettre rue de Navarin, et le faux abbé Méryss se rendit au bureau de poste de la rue d'Enghien.

XXXVIII

Une lettre d'Angleterre, aux initiales convenues, attendait Verdier dans les casiers de la poste restante.

Il mit cette lettre dans son portefeuille et, aussitôt rentré chez lui, la décacheta et la lut.

L'extrême insignifiance de son contenu lui fit supposer que Michel Brémont s'était servi d'une grille pour l'écrire.

Il prit alors lui-même une grille pareille à celle trouvée sur le cadavre de Gustave Perrier et remise à Aimée Joubert, que nous avons vue en donner la clef aux membres du parquet et de la Préfecture.

Il apposa cette grille sur la feuille de papier à lettre, et dans les cases découpées il lut les mots suivants :

« Indispensable de se hâter. Je crains que les journaux anglais, muets jusqu'à ce jour, ne s'occupent de l'importante succession non réclamée d'Armand Dharville, et que l'ambassade n'ordonne des recherches. Etes-vous en mesure d'en finir ? Ecrivez moi sans le moindre retard, car mon inquiétude est grande... »

— Diable ! murmure Verdier. Notre associé de Londres a raison... Il n'y a pas une minute à perdre, en effet !... En attendant le mariage de Maurice, qui nous permettra de supprimer Marie Bressolles, il faut nous défaire de cette Simone devenue l'affiliée du comte Yvan !

Le faux abbé Méryss passa dans une petite pièce sombre servant de laboratoire, où se trouvaient un fourneau, des alambics, des cornues, et nombre de fioles contenant des acides et des substances pharmaceutiques.

Il alluma la lampe et détacha de la muraille un masque de verre qu'il attacha sur son visage, et il examina la liqueur d'un jaune pâle renfermée dans une cornue.

— Ce n'est pas à son point... dit-il. Demain il faudra procéder à une nouvelle distillation...

Tout étant remis en ordre, Verdier ôta le masque de verre, regagna sa chambre à coucher, tira en avant son lit, fit jouer le ressort que nous connaissons et descendit, grâce au trapillon mobile, dans son deuxième appartement dont nous savons que les fenêtres donnaient sur le boulevard du Temple.

Il entra dans le cabinet aux travestissements et revêtit son costume d'ecclésiastique.

Seulement il modifia de tout au tout sa physionomie.

La tête de l'abbé Méryss était celle d'un homme encore vert.

Verdier dessina sur son visage une foule de petites rides, mit une perruque blanche à longs cheveux, une paire de lunettes aux verres légèrement teintés de bleu, et ressembla d'une façon frappante à un vieux curé de campagne à l'allure lente et à la figure débonnaire.

Pour compléter son travestissement il s'appuya sur une forte canne à pomme d'ivoire, plaça sous son bras gauche un bréviaire aux feuilles racornies par un fréquent usage, sortit par la porte donnant sur le boulevard et se rendit à la rue de Suresnes.

Lartigues l'attendait pour dîner.

Tous deux se mirent à table et la conversation s'engagea.

— Avais-tu une lettre de Michel Brémont ? demanda Lartigues.

— Oui.

— Que te disait-il donc ?

— Des choses peu rassurantes.

— Lesquelles ?

— Il craint que l'ambassade française n'ordonne des recherches pour trouver les parents d'Armand Dharville. Il craint en outre que les journaux anglais ne s'occupent d'un héritage de plusieurs millions tombé en déshérence.

— Pour cela, répliqua Lartigues, il faudrait, ce me semble, que le *solicitor* ait communiqué le testament et Michel nous a garanti de la manière la plus formelle qu'aucune communication de ce genre n'aurait lieu.

— Sans doute, mais notre associé de Londres n'est point un alarmiste, tant s'en faut. Pour qu'il nous dise ce que je viens de te répéter, il faut qu'il ait des craintes sérieuses et fondées.

— Quand lui écriras-tu ?

— Aussitôt après dîner.

En effet, dès que le repas fut fini et en attendant l'arrivée de Maurice, Verdier prit une feuille de pa-

pier quadrillé sur laquelle il appliqua une grille que lui donna Lartigues, et dans les cases il traça les mots suivants :

Tout va bien ici comme je te l'ai écrit. Dans les premiers jours de juin tout sera fini. Nous aurons les extraits de mort en notre possession. Ecris-moi si nous devons partir et rejoindre après l'affaire faite, et laisser notre jeune homme à Paris se charger de faire relever les extraits. Il viendrait nous retrouver à Londres. L'espionne nous harcèle sans cesse. Nous sommes traqués et il serait prudent de nous esquivier le plus vite possible. J'attends une réponse mercredi. J'irai la prendre au bureau de la rue d'Enghien, toujours sous le couvert L.J.K., 50.

Ceci fait, Verdier retira la grille et se mit à remplir les vides de manière à ce que l'ensemble de la lettre donnât le résultat suivant :

Mon ami,

Tout danger a disparu. Ma femme va très bien, mais je m'ennuie ici. Je pense, comme dernièrement je te l'ai dit et comme mon fils te l'a écrit, la ramener dans notre pays vers les premiers beaux jours, c'est-à-dire dans le commencement de juin, et je suis certain que tout ici sera bien fini pour mes affaires en litige. Tu me demandes si nous nous occupons d'avoir et si nous aurons ce que tu désires, les extraits des comptes-rendus du procès qui te préoccupe, car il entrainera la peine de mort. Nous les aurons en entier en notre possession. Mon ami, écris moi si tu veux m'être agréable, et dis-nous si nous devons, avant de partir, aller te chercher l'adresse de ta sœur et rejoindre ton gendre après que l'affaire qui me préoccupe sera faite, et devrons-nous laisser seul à Paris notre fils ? Il est bien jeune. Si c'était un homme je n'hésiterais pas, mais à Paris il pourrait se charger, si tu veux, de faire, pour gagner du temps, relever au tribunal les extraits, si je ne les avais pas tous. Après il viendrait de suite nous retrouver à Anvers ou à Londres.

Ma belle-mère, l'espionne, comme je l'appelle entre nous, nous harcèle et est sans cesse à écouter à nos portes, nous sommes vraiment traqués comme par l'Inquisition. Elle est insupportable et il faudrait, il serait prudent, mon ami, de pouvoir nous esquivier de Paris le plus adroitement, le plus vite possible. Je voudrais la fuir. J'attends à bref délai une réponse de toi à ce sujet. Mercredi probablement j'irai voir la petite et la prendre au sortir de mon bureau.

J'ai vu ton ami de la rue du Bac et celui de la rue d'Enghien, ils se portent toujours très bien.

Mets-moi sous enveloppe, je t'en prie, le portrait de ta petite fille et bien couvert. Tu obligeras ton vieux I.J.K. 50, comme nous disions à la pension.

A bientôt. Embrasse ta famille pour nous.

Nous t'embrassons tous.

Ton ami,

P. MARTIN.

Ceci fait, Verdier plia sa lettre, la glissa sous enveloppe et traça cette suscription :

Londres
Regent-street, — Bureau restant,
Monsieur X. Y. Z. 21.
ANGLETERRE.

— Ce soir en m'en allant, dit-il, je jetterai cette lettre dans la première boîte que je trouverai sur mon passage, elle partira demain par le courrier du matin.

Et il plaça la lettre dans son bréviaire.

L'enveloppe dont Verdier s'était servi était d'une forme allongée, faite d'un papier épais d'une nuance d'un gris jaune.

Elle dépassait un peu les feuilles du bréviaire.

— Prends garde, dit Lartigues, tu pourrais la perdre...

— Non... Le livre en se fermant la serre... Il est impossible qu'elle glisse.

Tout en parlant, Verdier regardait la pendule.

Elle marquait neuf heures et demie, et Maurice n'était point encore là.

Les deux complices en l'attendant, se mirent à causer de leurs affaires.

A dix heures, un coup de sonnette retentit à la porte du petit hôtel.

Dominique courut ouvrir.

Un instant après il introduisit le fils d'Aimée Joubert.

— J'ai reçu votre mot en rentrant chez moi, mon cher abbé... dit Maurice à Verdier... J'accours très fatigué... Que se passe-t-il ?... Est ce bon ou mauvais ?

— Vous allez tout savoir, et vous jugerez... Mais d'abord asseyez-vous... Maurice prit un siège.